

SALLE DE L'IMPRIMERIE



*L'impression est aux manuscrits
ce que le théâtre est aux femmes :
elle met en lumière les beautés et les défauts [...].*

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

Cette salle reconstitue un atelier d'imprimerie semblable à ceux que Balzac a pu fréquenter. Par son métier d'écrivain, le romancier a été certes très lié au monde des imprimeurs mais au tout début de sa carrière, Balzac s'est également essayé à cette profession.

Balzac imprimeur

En 1826, alors qu'il possède depuis un an sa propre maison d'édition, Balzac s'associe à un prote¹ d'imprimerie, André Barbier, achète le fonds d'une imprimerie située au 17 rue des Marais-Saint-Germain² à Paris, et obtient son *brevet d'imprimeur*³ grâce à Mme de Berny, son premier amour. Mais comme David Séchard dans *Illusions perdues*, le romancier se révèle être un déplorable gestionnaire ayant tendance à confondre ses dépenses personnelles avec celles de l'entreprise. L'imprimerie doit être liquidée en 1828. La dette de Balzac s'élève alors à 60 000 francs⁴.

Balzac, mauvais gestionnaire ?

Au constat selon lequel Balzac aurait été un déplorable gestionnaire, il convient d'apporter des nuances. Lorsqu'il entre dans le monde de la librairie, Balzac ne sait pas qu'il fait une erreur. Le milieu de l'édition est en effet en pleine mutation. L'éditeur Werdet explique ainsi qu'il était difficile pour un imprimeur de se maintenir du fait des crédits importants et des cabinets de lecture qui réduisaient la vente des livres aux particuliers et qui maintenaient le système du livre cher.

L'Imprimerie H. Balzac

En deux ans, deux cent vingt-cinq prospectus, brochures et ouvrages sont imprimés par l'*Imprimerie H. Balzac* qui emploie trente-six ouvriers et comporte, dès 1826, sept presses *Stanhope*⁵. Pour en imaginer l'atmosphère de travail, il suffit de lire la description de l'atelier de David Séchard dans *Illusions perdues*. Balzac s'est en effet inspiré de sa propre expérience pour écrire ce passage :

Les curieux, ébahis, ne prenaient jamais garde aux inconvénients du passage à travers les défilés de l'atelier. S'ils regardaient les berceaux formés par les feuilles étendues sur des cordes attachées au plancher, ils se heurtaient le long des rangs de casses, ou se faisaient décoiffer par les barres de fer qui maintenaient les presses. S'ils suivaient les agiles mouvements d'un compositeur grapillant ses lettres dans les cent cinquante-deux cassetins de sa casse, lisant sa copie, relisant sa ligne dans son composteur en y glissant une interligne, ils donnaient dans une rame de papier trempé chargé de ses pavés, ou s'attrapaient une hanche dans l'angle d'un banc ; le tout au grand amusement des Singes⁶ et des Ours⁷.

1. Prote : chef d'atelier.
2. Actuelle rue Visconti à Paris.
3. Document administratif créé sous Napoléon I^{er} (1810) pour mieux contrôler les métiers du livre. Il faudra deux lettres de recommandation de l'époux de Mme de Berny pour que Balzac obtienne son brevet le 1^{er} juin 1826.
4. Dont plus de 50 000 francs dus à sa famille (cette dette équivaut à plus de 200 000 euros aujourd'hui).
5. Presse Stanhope : du nom de son inventeur, Lord Stanhope (1810), désigne une presse à bras entièrement métallique qui ne diffère de l'antique presse à bois que par la vis de pression et au marbre en fonte.
6. Singe : ouvrier spécialisé dans la composition des textes à l'aide de caractères mobiles (syn. : typographe, compositeur).
7. Ours : ouvrier qui manipule la presse (syn. : pressier).

L'imprimerie au XIX^e siècle



MUSÉE BALZAC
Château de Saché

Grâce à la généralisation de l'enseignement primaire et de l'alphabétisation, de plus en plus de personnes fréquentent les cabinets de lecture au XIX^e siècle. Cet élargissement du marché du livre s'accompagne d'une modification de ses modes de production. Les caractères et les presses, autrefois en bois, sont de plus en plus souvent en plomb et en fonte. Les procédés se mécanisent et les presses à vapeur font bientôt leur apparition avec l'ère du papier continu. Enfin, l'illustration se développe avec l'émergence de nouvelles techniques telles que la lithographie⁸, la gravure sur bois de bout⁹ puis la photographie. Malgré ces progrès, on ne peut encore imprimer que quelques dizaines de pages à l'heure au milieu du XIX^e siècle et il faut compter plusieurs mois pour publier un livre.

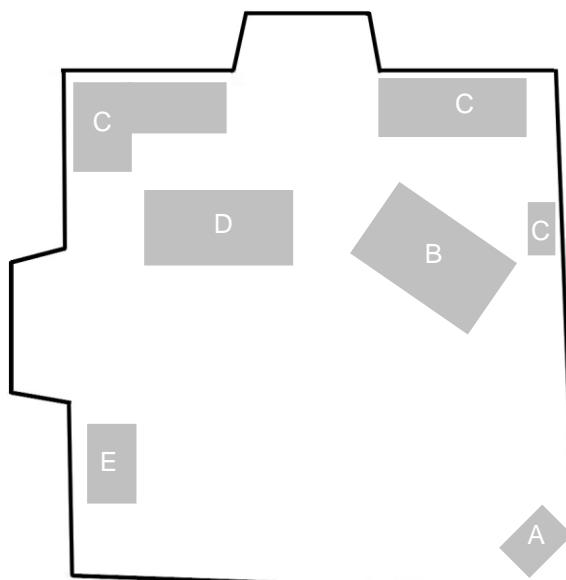
8. Lithographie (du grec *lithos*, pierre et *graphein*, écrire) : inventée par Aloys Senefelder en 1796 en Allemagne, cette technique d'impression permet la reproduction à de multiples exemplaires d'un tracé exécuté à l'encre ou au crayon gras sur une pierre calcaire. Permettant une plus grande liberté d'exécution que les autres procédés d'impression, la lithographie a été très appréciée et très utilisée par les artistes pendant la première moitié du XIX^e siècle.

9. Gravure sur bois de bout : procédé de gravure apparu à la fin du XVIII^e siècle tel que la matrice gravée soit composée de petits cubes de bois sciés dans le sens transversal de l'arbre et collés entre eux, ce qui lui confère une grande résistance et permet donc une gravure plus fine.

Illusions perdues : Balzac, peintre des réalités modernes

Roman dont les quarante premiers feuillets ont été rédigés à Saché en juin 1836, *Illusions perdues* raconte la vie d'un imprimeur dans les années 1820, David Séchard. Il vient de reprendre l'imprimerie familiale à Angoulême, au moment où le grand capitalisme entre en scène et menace d'engloutir le petit artisanat :

À l'époque où commence cette histoire, la presse de Stanhope⁵ et les rouleaux à distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. Malgré la spécialité qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulême se servait toujours des presses en bois, auxquelles la langue est redevable du mot faire gémir la presse, maintenant sans application. L'imprimerie arriérée y employait encore les balles en cuir frottées d'encre, avec lesquelles les pressiers tamponnait les caractères. Le plateau mobile où se place la forme pleine de lettres sur laquelle s'applique la feuille de papier était encore en pierre et justifiait son nom de marbre. Les dévorantes presses mécaniques ont aujourd'hui si bien fait oublier ce mécanisme, auquel nous devons malgré ses imperfections les beaux livres des Elzevier, des Plantin, des Alde et des Didot, qu'il est nécessaire de mentionner les vieux outils auxquels Jérôme-Nicolas Séchard portait une superstitieuse affection car ils jouent leur rôle dans cette grande petite histoire.



A. Presse à relier
bois et fonte, début XX^e s.
BZ 1999.1.88

B. Presse typographique
fonte, vers 1840
BZ 2001.11.1

C. Pupitres, étagères et casses d'imprimerie
Bois et caractères en plomb, première moitié XX^e s.
BZ 1999.1.90-92

D. Presse lithographique dite « Bête à cornes »
bois et métal, début XX^e s.
BZ 1999.1.87

E. Massicot (marque E. Lecoq)
bronze, vers 1860
BZ 2001.10.1